

PUDDING ET GALETTE

Par le Bonhomme Chrysale

ALLEZ-VOUS tirer les Rois? Il me paraît que cette fête traditionnelle et séculaire est chômée, aujourd'hui, avec moins d'entrain, et surtout moins de naïveté, qu'elle ne l'était dans ma jeunesse.

En ce temps-là,—et, mon Dieu, je ne suis pas encore aussi âgé que Mathusalem,—la date du 6 janvier donnait lieu à des réjouissances bien agréables; elle évoque, au fond de ma mémoire, un repas de famille, des frimousses rangées autour de la vaste table et pétillantes de joie, la tête blanche d'une grand'mère adorée, des mets succulents, une énorme dinde bourrée de marrons, une crème au caramel, des pots de confiture, et surtout une galette, la galette chaude, croustillante, feuilletée, qui renfermait dans ses flancs la fève royale.

Car on y mettait alors une fève, une vraie fève, et non la petite poupée en porcelaine par laquelle on s'avisa, plus tard, je ne sais trop pourquoi, de la remplacer...

Quand un des convives l'avait trouvée sous sa dent, quelle explosion d'allégresse! Il levait son verre...

—Le roi boit! Le roi boit!

Il se choisissait une reine et courait l'embrasser...

—La reine boit! La reine boit!

Le champagne pétillait, les langues se déliaient. On oubliait les efforts de la veille, les soucis du lendemain. On se sentait heureux... Et je ne prétends pas dire que la jeunesse soit devenue maussade ou mélancolique. Les éclats de rire qui s'égrènent, en ce moment, près de moi, témoignent du contraire.

Mais il me semble qu'elle ne s'amuse pas de la même façon, qu'elle se crée des plaisirs nouveaux, qu'elle tend à délaisser

les vieux usages. Et, cela, je le regrette. Ils ont une grâce qui me touche infiniment; je goûte avec une extraordinaire vivacité le charme de ces choses anciennes et vénérables qui nous rattachent au passé; je voudrais qu'elles fussent dévotement conservées.

Tenez, hier, je relisais dans le "Mercure Galant" de 1684, la relation, par Le-grand d'Aussy, de la soirée du 6 janvier à Versailles. La salle principale du palais avait cinq tables: une pour les princes et les seigneurs et quatre pour les dames.

"La première de celles-ci était tenue par le roi, la seconde par le dauphin. On tira la fève à toutes les cinq. Le grand écuyer fut roi à la table des hommes; aux quatre tables des femmes, la reine fut une femme. Alors, le roi et la reine se choisirent des ministres chacun dans leur petit royaume et nommèrent des ambassadrices ou ambassadeurs pour aller féliciter les puissances voisines et leur proposer des alliances et des traités.

"Louis XIV accompagna l'ambassadrice députée par la reine. Il porta la parole pour elle, et, après un compliment gracieux au grand écuyer, il lui demanda sa protection, que celui-ci promit, en ajoutant que, s'il n'avait point une fortune faite, il méritait qu'on la lui fît. La députation se rendit, ensuite, aux autres tables, et, successivement, les députés de celles-ci vinrent de même à Sa Majesté. Quelques-uns même d'entre eux, hommes et femmes, mirent dans leurs discours et dans leurs propositions d'alliance tant de finesse et d'esprit, des allusions si heureuses, des plaisanteries si adroites, que ce fut pour l'assemblée un véritable divertissement."

Je vous résume la suite du récit. Le mar-